

Camarade Carlos

Du même auteur

Anita (roman), Grasset, Paris, 2005 (Points, 2006).

Dora Maar : prisonnière du regard (biographie), Grasset, Paris, 2003 (LGF, 2005).

Eva Peron : la madone des sans-chemises (biographie), Grasset, Paris, 1997 (LGF, 1997).

Femme couleur tango (roman), Grasset, Paris, 1998.

L'Arbre de la gitane, Gallimard, Paris, 1991.

Maradona, c'est moi (roman), La Découverte, Paris, 1992.

Mon arbre, mon amant (roman), Mercure de France, Paris, 1982.

La Bonne Pauline (roman), Mercure de France, Paris, 1980.

Alicia Dujovne Ortiz

Camarade Carlos

Un agent du Komintern en Amérique latine

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Nelly et Alex Lhermillier

La Découverte

Ouvrage initialement publié sous le titre *El camarada Carlos. Itinerario de un enviado secreto* aux éditions Aguilar, Buenos Aires, 2007.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site

www.editionsladecouverte.fr

où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-4764-6

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Alicia Dujovne Ortiz, 2007.

© Éditions La Découverte, Paris, 2008, pour la traduction française.

*Je dédie ce livre à Cynthia Reid, petite-fille de Carlos Dujovne et d'Alicia Ortiz ;
à Ariana et Tahana Sáenz Espinoza, leurs arrière-petites-filles,
ainsi qu'à leurs descendants à venir.*

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement :

le ministère français des Affaires étrangères (« Mission Stendhal »), Paris ;

le Centre national du Livre, Paris ;

la Société des Gens de Lettres, Paris ;

Mme Gloria Bender (secrétaire de la Culture du ministère des Affaires étrangères d'Argentine), Alejandro Piñeiro Aramburu, Leopoldo Bravo, Marta Shoare, Jorge Sobenica (ambassade d'Argentine à Moscou), Jorge Abades (ambassade d'Argentine à Kiev), Miguel Angel Suárez (ambassade d'Argentine à Bucarest).

ainsi que :

À Paris, Michel Aucouturier, Sonia Combe, Geneviève Dean, Felipe et Gladys Enquin, Édouard Finquel, Olivia Gomolinski, Bruno Groppo, Bénédicte Malaurant, Pascal de Rauglaudre, Nicole Schwarcz, Sophie Thonon, Helio Torres, Isaura Veron, Jorge Eduardo Wesfreid.

À Saint Pétersbourg, Lazar et Victor Jeifets, Tamara Rudenko.

À Moscou, Alexis Berelowitch (Institut franco-russe), Boris et Anna Coval, Emil Dabaguian, Alexandre Sizonenko (Institut d'Amérique latine), Vladimir Kazakov, Evgueni Larin (Institut d'histoire universelle), Helena Loukianova, Svetlana Rosenthal (RGASPI), Ana Shkolnik.

À Kichinev, Olivier Jacquot, Emmanuel Samson (Alliance française de Kichinev), Verónica et Dorina Bohantov, Rita Claiman, Pr Kovansky, Alexei Krakan (ministère des Affaires étrangères de Moldavie), Theodor Magder, Elena Serbaniuc, Sara Spitalnic.

En Ukraine, Natalia Kaminskaya (municipalité de Kurilovitch), Abraham Kaplan (Musée de l'Holocauste de Moguilev-Podolski).

À Buenos Aires, Fernando Coradazzi, Dominique Guthmann, Carlos Luna, Roberto Sokolovsky, Mario Rapoport, Miguel Rodríguez, Arturo Paco Roig, María Seoane, Horacio Tarcus, Ana Weinstein.

À Entre Ríos, Osvaldo Quiroga (Musée de l'immigration juive de Villa Domínguez), Graciela Rotman.

À Montevideo, Fernando Barreiro, Gerardo Caetano, Guillermo Chifflet, Ana María Rodríguez Aizaguer, Universindo Rodríguez.

À Mexico, Ricardo Melgar Bao.

À Lima, Gustavo Espinoza, Juan Zenón Gutiérrez.

Au Chili, Olga Uliánova.

Introït

Toute l'histoire de mon père tenait dans une poignée de phrases, même pas sorties de sa propre bouche. Chez nous, la narratrice était ma mère. C'est elle qui m'a légué les histoires de sa famille et celles de son mari, car lui s'épanchait peu sur sa personne. J'ai donc connu Carlos Dujovne en version directe, autrement dit muette (hormis les longs monologues politiques que j'ai feint d'écouter dans mon enfance et mon adolescence), et en version indirecte, à travers le récit maternel, qui en faisait un personnage de légende.

Un récit qu'Alicia Ortiz, ma mère, a bu à sa source. Lorsqu'ils se sont rencontrés en 1935, lors d'une réunion du Parti communiste argentin, il lui a raconté sa vie, mais sans luxe de détails. Leur amour est né sous le signe d'un nom de guerre : « Carlos... Fuentes », auquel elle n'a pas cru : le mystérieux camarade aux yeux verts, envoyé de l'Internationale syndicale rouge de Moscou, avait trop l'air juif pour s'appeler ainsi.

La minceur de la narration originale se reflète dans le fait que ma mère, écrivain au style fleuri, ne m'a transmis que ces quelques Phrases. Si elle avait eu d'autres renseignements, jamais elle ne me les aurait cachés. Au contraire, plus tard m'est même venu le soupçon que son amour de la littérature et du personnage avait pu l'inciter à enjoliver la vie de Carlos grâce à des ajouts de son cru.

Mais de véritables doutes m'ont assaillie entre le 1^{er} octobre et le 15 novembre 2005, lorsque j'ai entrepris mon voyage en Moldavie et en Russie pour affronter la réalité.

En voici deux exemples. Mille fois, la narratrice m'avait raconté : « Le cousin de ton père, Ben Sion Dujovne, fusillé pendant les purges staliniennes de 1938, était le président de la Banque centrale de Moscou. » Me trouvant sur le théâtre des événements, j'y fis allusion avec l'air de m'excuser : « Pour tout vous dire, je ne sais pas s'il était président, il paraît qu'il a occupé un poste à la Banque... »

Comme s'ils s'adressaient à un enfant ignorant tout de la vie (aucun autre peuple n'a souffert autant qu'eux, tout le monde en comparaison vient à peine de naître), les historiens russes que j'interrogeais daignèrent juste me répondre : « Si votre oncle était président, vous trouverez peut-être quelque chose. Sinon... ici, en 1938, il en est mort plus d'un. »

Mais le fait de confirmer grâce aux archives moscovites ce que je savais depuis ma naissance ne m'a aucunement rendu mes certitudes. Ces confirmations me donnaient le vertige. Face au renseignement exact – le procès et la façon dont avait été exécuté ce lointain cousin, arraché au règne de l'imagination pour devenir réel –, le sol ne devenait pas plus stable.

Ou encore, ma mère racontait : « En 1932, ton père a créé les soviets à l'université de Santiago du Chili. »

Lorsque j'en vins à correspondre avec Olga Ulianova, la grande spécialiste de cette période, c'est à peine si je me décidai à lui suggérer que Carlos avait pu jouer un certain rôle au Chili, pendant les années de la brève République socialiste. Mais quand sa réponse certifia une fois de plus la validité de l'histoire – « Ah, m'écrivait Ulianova, alors ce camarade Carlos qui signait les lettres adressées au Bureau de l'Internationale était votre père ? » –, mon ancienne foi laissa la place à une nouvelle perplexité.

Une foi à peine érodée par ces soupçons. Pour l'essentiel, les Phrases de ma mère avaient été incontestables et fondatrices. Il fallait qu'elles le soient : personne ne m'avait imposé la moindre croyance, je n'avais eu à apprendre aucun catéchisme ni à célébrer aucune fête religieuse, d'un côté comme de l'autre. Mais les Phrases compensaient largement l'absence de rituels.

Je ne me contentais pas de savoir que mon père était né dans les colonies juives créées par le baron de Hirsch dans la province d'Entre Ríos.

Que mes grands-parents paternels avaient émigré de Russie à la fin du XIX^e siècle pour fuir les pogroms.

Que mon grand-père Samuel, maître d'école, s'était suicidé avant ma naissance parce que l'Argentine lui paraissait pire que la Russie.

Qu'à quinze ans, en 1918, mon père avait fait partie du groupe fondateur du Parti communiste argentin.

Qu'en 1923 il était parti pour la Russie afin de « Participer Activement à la Révolution » (dans la voix de ma mère, les majuscules prenaient des proportions gigantesques).

Qu'à Moscou il avait vécu dans l'appartement de son cousin Ben Sion, étudié à l'université, reçu le titre de docteur en Sciences sociales et fait son service militaire sous les

ordres de Boudionny, héros soviétique.

Qu'en 1927 il avait été désigné pour accompagner Henri Barbusse et avait fait office d'interprète pendant l'entretien que Staline avait accordé à l'écrivain français.

Qu'en 1928 il avait été envoyé à Montevideo pour s'occuper clandestinement du Bureau sud-américain de l'Internationale syndicale rouge.

Que de là, il était parti, au début des années 1930, pour le Pérou, la Bolivie et le Chili afin d'organiser le travail syndical des nouveaux partis communistes, et participer (ici, ma mère n'affirmait pas, elle supposait) au soulèvement de la Marine chilienne.

Qu'en 1932, après l'échec des soviets à l'université du Chili, il avait traversé à cheval la cordillère des Andes et était retourné en Argentine, bénéficiant d'une amnistie accordée aux déserteurs de l'Armée argentine.

Qu'entre 1933 et 1943 il avait milité au Parti communiste argentin, s'était marié avec la jeune écrivaine féministe Alicia Ortiz Oderigo, avait créé la maison d'édition marxiste Problemas et avait été incarcéré à la prison de Neuquén.

Que deux années passées en pleine Patagonie lui avaient donné le temps de réfléchir. Enfin qu'en 1947, après avoir quitté le Parti, il était resté jusqu'à la fin de ses jours complètement seul, à l'exception des trois ans, dans la décennie 1950, où il avait été conseiller du président bolivien.

Sur la période du père ex-communiste, le père de tous les jours avec son mutisme obstiné, ma mère n'avait nul besoin de me dire quoi que ce soit. Ces temps opaques, nous les avons vécus ensemble.

En revanche, sa vie précédente me servait d'assise. Non, je ne me contentais pas de la connaître, je l'*étais*. Elle justifiait ma différence. Impossible d'être comme les autres, puisque mon édifice s'appuyait sur Ben Sion, sur Boudionny, sur le Bureau sud-américain.

L'histoire de ma mère faisait contrepoids. Alicia Ortiz descendait de propriétaires terriens d'Entre Ríos et de marins génois. L'espace d'un instant, j'avais également conçu des doutes sur ces ancêtres éblouissants. Mais une enquête sommaire m'avait convaincue que le mythe mentait à peine.

Pendant ce temps, le sceau de l'histoire paternelle s'enfonçait dans ma chair et dans cet autre composant de l'être humain, *duj*, dont témoigne notre nom. Lorsque Carlos intervenait

de vive voix dans le récit, et non par épouse interposée, c'était pour m'expliquer que *dujovne*, ou *doukhovne* en russe, voulait dire « spirituel ».

Précisons, pour être juste, que parfois, placide et souriant, mon père ouvrait la bouche. Ses anecdotes évoquant la neige et la glace (le Moscou où la température descendait à – 40° et où les délégués sud-américains aux congrès de l'Internationale s'évanouissaient de froid), ou encore ses histoires sur la prison de Neuquén, où les détenus communistes chantaient en chœur – en russe bien entendu –, m'ont également construite, bien que d'une autre manière. L'angle variait : si ma mère racontait l'un de ces épisodes avec une exaltation qui le rendait resplendissant, parce qu'elle, en l'entendant, en avait été fascinée sans pourtant l'avoir vécu, mon père le relatait avec calme. Tout paraissait drôle à travers ses yeux. Peut-être adoucissait-il son récit pour essayer de me protéger, y compris des périls passés.

Une fois, l'ancien révolutionnaire s'est laissé vaincre par la demande insistante de ses deux Alicia, ma mère et moi : « Carlos, écris tes mémoires. » Ainsi a-t-il produit quelques pages, qui, avec ses lettres et ses articles, pour la plupart inédits, sont l'unique témoignage de sa désillusion. Qui sait si en l'écrivant il ne s'est pas arrêté sur un paragraphe qu'il a finalement trouvé trop triste pour le laisser en héritage ; et sans doute respectait-il le vœu de silence qu'il avait prononcé à Moscou.

Bien des années après, une bourse du gouvernement français m'a permis de partir enquêter sur le terrain. Ma curiosité pour ce père inconnu et mon désir de le découvrir l'emportaient sur la prudence. Le moment était venu de tout vérifier. Qui avait été le camarade Carlos ? Quel était le degré de véracité de la poignée de Phrases et, par conséquent, le mien ? J'avais toujours rêvé d'un pèlerinage à Kichinev et à Moscou sur les traces de Carlos, mort en 1973 sans avoir mis le dernier mot à son récit. Cependant, il ne m'échappait pas que concrétiser ce rêve en fouillant dans les tombes et dans les archives comportait des dangers, sinon mortels du moins capables de menacer mon équilibre, reposant sur ce rêve depuis l'enfance.

L'étoile sur le front

Naissance d'un communiste

Carlos est en train de lire *Le Feu*, de Barbusse, allongé sur son lit de fortune, dans l'arrière-boutique, où s'entassent les herbes médicinales, quand une voix résonne à l'entrée de la pharmacie :

« Qui est le merdeux qui s'est mêlé de me recoudre un Polonais ? »

Il se lève, le livre à la main, et va voir. De ce côté-ci du comptoir, sa tante Malvina se confond en politesses devant un grand monsieur impressionnant, portant costume et cravate.

« C'est toi ? », rugit le monsieur en voyant paraître un garçon râblé aux cheveux noirs, dont les grands yeux verts regardent davantage les corps en charpie de la guerre de 1914 que l'intérieur de cette pharmacie d'une banlieue de Buenos Aires appelée Haedo. « Voyons ça, raconte-moi ce que tu lui as fait au Polonais. »

Le gamin de quatorze ans relate la scène. C'est arrivé la nuit, il était de garde, seul. Un groupe d'ivrognes frappe à la porte. La routine : des bagarres entre des Polonais, des Bulgares et des Yougoslaves, tous ouvriers du chemin de fer. Le blessé a le cuir chevelu déchiré. Carlos lui nettoie la tête, désinfecte une aiguille, passe le fil et recoud soigneusement la plaie. Il a vu son oncle et sa tante réparer des dégâts bien pires.

« Eh bien moi, j'ai dû le découdre pour nettoyer l'infection. Fais voir ce que tu lis, donne-moi ce livre. »

Carlos lui tend l'exemplaire.

« Barbusse ! s'exclame le docteur, surpris. Alors comme ça, tu es communiste. Surveille-le, madame, conseille-t-il à la pharmacienne désolée, ce garçon est capable de nous poser une bombe le jour où on s'y attendra le moins. »

Et en grognant « tous pareils » il s'en va en claquant la porte.

« Tu sais qui c'était, *Caglos* ? dit-elle en frémissant : Manoïl *Fguesco*. Un médecin célèbre, un politicien qui n'aime ni les communistes ni les Juifs.

Carlos redresse comme il convient le nom du personnage : Manuel Fresco. Le reste, il ne l'imagine sûrement pas : ni son amitié future avec Henri Barbusse ni sa brouille avec le conservateur féroce qui lui a prédit un destin de terroriste.

En 1917, Haedo est un mélange de pampa et de maisons, situé à côté de la gare ferroviaire. Carlos vit à la pharmacie depuis trois ans, depuis que ses parents, Samuel et Sara, des Juifs de Bessarabie émigrés en Argentine en 1900 et établis à Córdoba, l'ont envoyé travailler dans les environs de Buenos Aires chez cette tante, sœur de Sara, aux jambes torses et toute piquée de verrues.

Se séparer de ses parents ne lui a rien coûté. De ses frères et de sa sœur – Saúl, Susana et Leoncito –, si. Mais la famille a besoin que l'un des quatre enfants gagne son pain, et ils le jugent plus dégourdi que l'aîné, Saúl, plus rebelle aussi. Un garçon résistant : le jour où il est tombé au fond d'un ravin planté de figuiers de Barbarie, il a supporté la brûlure des épines sans rien dire à personne. Lorsque ses parents s'en sont rendu compte, il avait le dos couvert de cicatrices. Mais même s'ils s'en étaient aperçus sur le moment, ils n'y auraient pas attaché une importance particulière : son père était préoccupé par autre chose (il n'arrêtait pas de se demander si le suicide était un acte de courage ou de lâcheté) ; quant à sa mère, elle n'avait jamais eu assez de temps pour se montrer tendre.

Carlos n'est pas né à Córdoba, mais à Colonia Carmel, l'un des villages d'Entre Ríos créés par la Jewish Colonisation Association du baron Maurice de Hirsch.

Samuel a vaguement essayé de lui raconter l'histoire. Mais l'indifférence de ses enfants argentins pour ce passé russe, trop lointain, l'a fait taire. Carlos connaît l'essentiel : que le baron était un millionnaire allemand qui avait décidé d'acheter des terres en Argentine pour faire des affaires. Et qu'il avait joint le sens du lucratif à l'altruisme en créant, dans les provinces d'Entre Ríos et de Santa Fe, une colonie pour les Juifs de Russie fuyant les pogroms. Des pogroms, il ne sait pas grand-chose non plus. Ni Sara ni Samuel ne s'étendent sur le sujet.

Les colons de la Jewish ne furent pas les premiers Juifs arrivés en Argentine à la fin du XIX^e siècle. Un premier bateau, le *Weser*, transporta quelque 820 personnes qui s'étaient embarquées à Kamenetz Podolski sur la foi de fausses promesses. Lorsqu'elles arrivèrent à Santa Fe, pas de terre promise en vue. Un fermier du lieu, Palacios, leur vendit alors quelques hectares au double de leur prix.

À cette époque, Wilhelm Loewenthal, le médecin hygiéniste invité par le président Julio A. Roca (qui était soucieux d'attirer des émigrants en Argentine) fut effrayé par le spectacle

de ces barbus à chapeau et de ces femmes coiffées de fichus délavés, abandonnés au milieu de la pampa et creusant de leurs mains les tombes de leurs soixante premiers morts. De retour en Europe, il le raconta au baron. Et le baron se décida. Sa mission consisterait désormais à sauver ces obscurs coreligionnaires vêtus de kaftans et coiffés de bonnets en peau, et à les arracher à la Russie du tsar Alexandre III, où ils vivaient sous la menace de la police secrète, des Cent Noirs ou de n'importe quel cosaque éméché, prêt à passer sa mauvaise humeur sur leurs matelas et leurs chairs bons à lacérer.

Samuel et Sara firent le voyage avec Isaac, le frère de Samuel, et son épouse Jane. À peine avaient-ils posé leurs malles dans l'un des hôtels d'immigrants du port de Buenos Aires que les administrateurs de la Jewish leur annoncèrent des destinations différentes : ils avaient été affectés à des colonies à distance l'une de l'autre. Par la suite, les deux frères se virent peu. C'était l'une des stratégies caractéristiques de ces administrateurs peu appréciés, qui faisaient de même avec parents et enfants, attribuant aux jeunes des terres éloignées, sans doute pour éviter la création de noyaux familiaux où pourrait germer la contestation.

Isaac et sa femme furent conduits à Basabilbaso, qui faisait partie de l'ensemble de colonies appelé Lucienville, en souvenir de Lucien Hirsch, le fils du baron, à la mort duquel celui-ci s'était exclamé : « Mon fils meurt, mais l'humanité hérite de ma fortune. » Samuel et Sara se retrouvèrent, quant à eux, à Carmel. Cette minuscule colonie appartenait au regroupement portant le nom de Clara, en hommage à l'épouse du baron. Le baron mourut en 1896, sans avoir jamais visité les colonies, qui demeurèrent aux mains d'une administration sévère.

Le frère de Samuel était un homme religieux. Il respecta le contrat signé avec la Jewish, qui incluait la cession de quelque 70 hectares et de matériel de labour ; il s'établit, devint cultivateur et « gaucho juif » – pour reprendre l'expression d'Alberto Gerchunoff¹ –, et ses enfants et petits-enfants se rendirent à l'école à cheval. Tous, cependant, finirent par partir. Pour la ville la plus proche ou à Buenos Aires ou, plus tard, en Israël. Ils abandonnèrent les

¹ Alberto GERCHUNOFF, *Les Gauchos juifs*, Stock, Paris, 2006. La première édition argentine date de 1910, elle raconte l'histoire vraie d'hommes et de femmes qui, pour échapper à la misère et aux persécutions, quittèrent leurs villages enneigés d'Europe orientale pour s'installer sur les étendues sauvages et rudes d'Argentine, avec le projet fou de bâtir une « nouvelle Jérusalem » (N.d.T.)

terres cultivées mais éloignées de tout lycée et centre de culture. Aucun père juif ne souhaitait pour ses descendants le travail de la terre, tous rêvaient de pouvoir dire un jour : « Mon fils, le docteur ». « Nous semons du blé et nous récoltons des professeurs », disait-on dans les colonies.

Samuel n'était pas religieux mais socialiste, donc indocile. Le sort lui attribua la colonie de Carmel, proche de la Villa Domínguez, où les habitants n'avaient pas non plus l'habitude de considérer les consignes reçues comme sacro-saintes. Le contrat avec la Jewish, non de donation mais d'affermage, était considéré comme draconien. Cette entreprise philanthropique, mais également rentable, obligeait le colon à payer ses dettes pendant de longues années avant de pouvoir devenir propriétaire. Ce principe venait du baron lui-même, dont l'intention n'était pas de faire œuvre de bienfaisance mais de « racheter » les Juifs par le travail de la terre. Une idée excellente, mais difficile à appliquer dans cette pampa vierge où l'agriculture était à inventer. Quand une invasion de sauterelles obscurcissait le ciel et anéantissait en quelques instants les efforts de toute une année, les administrateurs s'embarraient peu des bonnes raisons invoquées, et n'hésitaient pas à exiger le paiement intégral de la récolte.

Il fallut enlever les kaftans d'un noir brillant pour tailler les épineux à la hache. Les gauchos créoles apprirent aux Juifs à utiliser le pantalon bouffant à petits carreaux, à chausser les espadrilles de chanvre ou les bottes en accordéon. Ces gens qui n'étaient jamais montés à cheval durent se mettre à dompter des poulains. En Russie, ils ne cultivaient qu'un misérable jardin potager. L'accès à la terre leur avait été refusé pendant des siècles. Et cette pampa trop vaste d'Entre Ríos, pourvue d'un horizon élastique qui reculait à mesure qu'ils tentaient de l'atteindre, paraissait impossible à embrasser, et moins encore à semer. Mais ils avaient un maître : l'ingénieur agronome Sajaroff (diplômé en Russie), qui était parti aux colonies dans le but d'instruire ses compatriotes. Ils avaient aussi un médecin, le docteur Yarcho, beau-frère de Sajaroff, qui, pendant des années, parcourut les pampas d'Entre Ríos dans son vieux sulky pour soigner les Juifs, les Créoles, les Suisses et les Allemands de la Volga perdus dans les solitudes de ces colonies.

Samuel n'apprit ni à monter à cheval ni à semer quoi que ce soit, hormis des fleurs en pot. Comme son frère, il était instituteur. Impossible de ne pas l'être : le nom de famille –

« spirituel » ou « celui qui s'occupe de l'esprit » – désignait le métier des Dujovne depuis des siècles. À Colonia Carmel, on l'attendait, son école était prête. Sara et Samuel vivaient dans la petite maison différente des autres, bâties en terre, celle de briques. Ils avaient des chiens, affublés des noms de deux ministres antisémites du tsar, Pleve et Stopiline.

Rien de plus important pour le baron que l'enseignement. C'est pourquoi il était passé par l'Alliance israélite et avait embauché quelques instituteurs séfarades, dont la connaissance de l'espagnol du XV^e siècle pourrait, en Argentine, leur être d'une grande utilité. Peu après s'être installé, Samuel suivit les cours d'espagnol obligatoires, afin de transmettre à ses élèves la langue du pays.

Mais Samuel était savant, plus qu'il ne le fallait. Il connaissait bien sûr le russe, l'hébreu et l'araméen, mais aussi l'allemand, le grec, le latin et... le sanscrit. La légende familiale racontée par ma mère affirme qu'il avait fait le voyage pour l'Argentine « avec une lettre écrite de la main du baron qui disait : “Recevez bien ce jeune savant qui élèvera le niveau culturel des colonies” ». En réalité, il avait embarqué quatre ans après la mort de son bienfaiteur. Gardait-il dans sa poche cette lettre obtenue quelques années plus tôt ? A-t-il mis quatre ans à se décider à émigrer ? Ou la lettre n'a-t-elle jamais existé ? Avec ou sans elle, Samuel, instituteur de l'école hébraïque (l'école argentine fut fondée après son départ), enseignait l'histoire biblique en recherchant l'explication rationaliste. « Moïse a tiré de l'eau de la pierre parce qu'il a trouvé une source souterraine. » « Les Juifs qui fuyaient l'Égypte ont traversé la mer Rouge parce qu'ils ont attendu la marée. »

C'est là que mon père est né, en 1903, dans l'école d'un village composé d'une seule rue, bordée de chaque côté d'une rangée de maisons, avec, pour chaque îlot de quatre maisons, un puits et son seau, et, par derrière, des jardins de huit hectares, qui n'étaient pas considérés comme des champs mais comme des potagers à usage familial.

Pourtant, ce n'était pas de là que venaient les premiers souvenirs de Carlos. En 1905, Samuel quitta Colonia Carmel. Sa destination suivante s'appelait Moisés Ville, le lieu où étaient arrivés les premiers Juifs dupés. Il cherchait un endroit plus peuplé et plus cultivé, où ses connaissances linguistiques dépériraient moins. Je doute que le sanscrit lui ait beaucoup servi dans cette colonie.

Quelle qu'en soit la raison, Carlos n'a jamais mentionné Moisés Ville, mais toujours

Carmel. Son évocation du village natal prêtait à confusion. « Il était situé dans la province d'Entre Ríos ou au nord de Santa Fe », disait-il en faisant le même geste de la main voulant dire « plus ou moins » qu'il utilisait pour définir le pays d'origine de ses parents : « la Bessarabie, la Moldavie, l'Ukraine, la Roumanie ». L'indétermination m'a toujours agacée : « Mais c'était quoi ? Entre Ríos, Santa Fe, la Moldavie, la Bessarabie ? » Et j'ai toujours reçu la même réponse qui parlait d'identité incertaine.

Tant qu'il a vécu à Moisés Ville, Carlos n'a parlé que le yiddish. Il disait *señoguita* pour plaisanter, prononçant le *r* de la même façon que la tante Malvina. Il n'avait appris l'espagnol qu'à six ans, dans une école de quartier de la ville de Córdoba et dans la cour de la maison où ses parents avaient loué une chambre – car Samuel continuait à chercher un endroit plus cultivé. En des temps lointains, la maison avait été le palais du vice-roi Sobremonte. Les petits moricauds cordouans se massaient pour le regarder, parce que le nouveau venu était blanc et avait les yeux verts, parce qu'il parlait de travers et, lorsqu'il put le faire en espagnol, à cause des mensonges qu'il débitait sans broncher. Il avait mérité son surnom : le roi des Sornettes.

Des inventions nécessaires. L'histoire vraie de ses parents, qui venaient d'un endroit si compliqué, ne lui servait à rien. Il n'allait pas montrer aux enfants de la cour le samovar venu de *là-bas*, parce que *là-bas* signifiait un chapelet de noms difficiles, et en plus parce que Sara ne permettait pas à ses copains d'envahir la pièce.

Tant mieux. C'était une maison triste. Parfois, sa mère préparait des croquettes de poisson qui avaient un nom juif, mais elle ne bénissait plus les bougies le vendredi soir. Ils ne bénissaient d'ailleurs rien du tout et n'ouvraient pas non plus la bouche. Parfois, le petit homme menu, brun, aux grands yeux aigue marine semblables aux siens, lui adressait la parole, mais pour lui dire des choses si étranges que, voyant son fils prendre un air ahuri, il retournait à son silence.

Carlos devait lui savoir gré d'une chose : de ne pas s'appeler Akiba. À l'époque de sa naissance, l'oncle Akiba venait de mourir en Bessarabie ou quelque part par là. Le nouveau-né aurait dû porter son nom. Mais Samuel n'avait pas voulu :

« Avec ce prénom, on va lui pourrir la vie en Argentine. Sárele, qu'est-ce qui ressemble à Akiba en espagnol ?

— Carlos », avait-elle répondu.

À l'arrière de la pharmacie de Haedo, il y a un mur pas très haut qui donne sur un terrain vague. Le soir, Carlos y appuie une échelle pour monter regarder. Dans la prairie voisine se rassemblent les gardiens de troupeaux qui conduisent les bovins aux abattoirs. Ce sont des gauchos portant pantalon bouffant, bottes et chapeau, qui chantent des chansons populaires de la pampa et racontent des histoires de revenants autour du feu de bois. Le petit Russe arraché à sa terre les écoute dans une position révélatrice, tourné vers eux mais perché sur une petite échelle, se tenant à moitié en l'air sans pencher du côté de la tante Malvina, qui est aussi de Bessarabie, de Russie, d'Ukraine ou de Moldavie, et qui l'appelle pour aller dormir dans la petite pièce remplie de l'odeur des plantes médicinales qui l'a rendu asthmatique, sans non plus pencher du côté des paysans avec leurs guitares et leurs poèmes, tout aussi étranges, à leur façon, que les paroles de Samuel.

Il lisait *Le Feu* parce qu'un ouvrier anarchiste le lui avait glissé en secret, mais il fréquentait également la littérature orale. Un garçon qui travaillait comme livreur d'huile lui racontait les aventures de *Sandokan, le Pirate de la Malaisie* d'Emilio Salgari à condition que Carlos porte ses bidons. Des romans entiers que le livreur connaissait par cœur, y compris les dialogues et les descriptions. Chargeant dix litres d'huile à chaque bras, attentif aux aventures du pirate de la Malaisie, Carlos trottait, captivé. « Navire à tribord ! s'écria le marin du haut du mât de misaine », racontait le livreur, et son aide s'arrêtait pour savourer ces phrases tout en frottant la ligne rouge que le fil de fer des anses laissait sur ses paumes.

La rencontre avec l'anarchiste le fit changer de direction – à moins que celle-ci n'eût été marquée par une autre ligne rouge.

Dans la crèmerie près de son lycée, l'établissement Mariano-Moreno, Carlos mange des frites avec des œufs au plat. C'est un glouton. Sara lui a transmis une faim qui vient, elle aussi, de *là-bas* : « Mangez du pain avec, sinon ça ne tient pas au ventre. »

Soudain, un homme maigre aux joues creuses, portant une casquette à visière et un foulard autour du cou, le fixe avec douceur :

« Non, mon garçon, tu ne peux pas manger ces trucs-là, c'est des êtres vivants. »

Carlos reste paralysé, la frite en l'air. Comment ça, vivants ? Venue du même pays que ses

parents, la culpabilité le poignarde.

« Oui, vivants, insiste l'anarchiste. La seule chose que l'homme a le droit de manger, c'est ce que la nature laisse tomber toute seule de son sein. Des noix, des noisettes. »

L'anarchisme de Carlos dure le temps de sa capacité à supporter la faim. Une semaine plus tard, honteux, il revient à la crèmerie et demande la grande assiette reluisante qui lui cale l'estomac. Entre-temps, il a connu un communiste qui a rassuré sa conscience :

« Vivantes, les frites ? Ça, c'est le sentimentalisme petit-bourgeois typique des anarchistes, mon garçon. Si tu veux, je te présente aux camarades des Jeunesses. Avec nous, tu peux manger ce que tu veux. »

Peu après, le 28 et le 29 avril 1917, Carlos se presse parmi les jeunes remplissant le théâtre Verdi, dans le quartier de la Boca, où se tient le congrès du Parti socialiste, qui se terminera par la scission de ce parti et la création du Parti socialiste international.

Les mouvements gauchistes ont existé en Argentine dès 1880, avec l'arrivée d'un million et demi d'immigrants et l'installation du capital étranger. En 1878 fut créée l'Union typographique, en majorité composée de Galiciens et qui organisa la première grève du pays. Suivirent les boulangers, les maçons, les ouvriers du chemin de fer, ces derniers presque tous Slaves – d'où la présence à Haedo du géant recousu par un petit chirurgien plein de culot. Le 1^{er} mai 1890, on célébra pour la première fois la Journée des travailleurs, conformément à la décision prise par l'Internationale ouvrière, qui avait été fondée un an plus tôt au congrès de Paris. Six ans plus tard, on célébrerait la fondation du Parti socialiste. Comme une grande partie des socialistes et anarcho-syndicalistes étaient originaires de différents *là-bas*, les messieurs de la classe du docteur Fresco leur inventèrent une dénomination générique : « agitateurs apatrides ».

En 1916 arriva au pouvoir Hipólito Yrigoyen, de l'Union civique radicale, qui occupa à nouveau la présidence en 1928. Selon les « docteur Fresco » de l'aristocratie, son gouvernement représentait la racaille de classe moyenne. 1914 avait été l'année de la crise et des soupes populaires – d'où l'importance des frites. Au même moment, la guerre éclatait en Europe, et l'Argentine se divisait en deux factions, les neutres et les pro-Alliés.

La division frappa également le Parti socialiste lors de ce Congrès extraordinaire au théâtre

Verdi, qui opposa de vieux leaders socialistes et de jeunes marxistes. Parmi les Argentins figuraient Alberto Palcos, Juan Greco, José Grosso, Aníbal Alberini, les désormais incontournables Victorio Codovilla et Rodolfo Ghioldi, ainsi que deux grandes figures, plus tard occultées par la jalousie du duo précité : le poète Juan Ferlini et le typographe autodidacte José Fernando Penelón.

Ce mois d'avril 1917 la salle du « Verdi » disparaissait derrière les drapeaux rouges et les portraits de Marx et de Jaurès ou d'Auguste Bebel. De l'avis des vieux socialistes, la présidence du Congrès devait revenir au respecté dirigeant Juan B. Justo. Mais la majorité juvénile, rebelle et turbulente, élut un représentant de la nouvelle tendance, Carlos Pascali, qui remonta les bretelles à l'un de ses rivaux d'âge mûr, Antonio de Tomaso. La salle était survoltée. Plus de la moitié soutenaient les thèses pacifistes de Lénine, l'autre la rupture des relations avec l'Allemagne. Lorsque le pro-Alliés Enrique del Valle Ibarlucea affirma que si l'Argentine déclarait la guerre à ce pays elle aurait tout pouvoir de s'emparer de ses bateaux en vertu du « droit d'angarie », le jeune Alfredo Zeme lui répondit : « On appelle ça le droit d'appétit¹. »

Carlos avait réussi à pénétrer dans la salle avec Miguel Contreras, un brun costaud de Córdoba, plus âgé que lui, avec lequel il partagerait plus tard, à Moscou et Montevideo, diverses aventures. Il pleuvait. Une foule ouvrière se pressait à l'entrée. Ce n'est pas parce qu'il avait quatorze ans que Carlos s'estimait moins méritant. Depuis l'échec de son adhésion à l'anarchisme, il était devenu membre de la Fédération des jeunesses socialistes, dans le groupe Amilcare Cipriani, qui se réunissait au 911 de la rue Mármol. Il lisait les journaux destinés aux jeunes, *Palabra Socialista* et *Adelante*, et, en 1916, il avait assisté à un congrès de cette fédération au Centre socialiste ouvrier de Mexico 2070, dans la capitale fédérale.

Mais il était surtout un lecteur assidu de *La Internacional*, le journal dirigé par Penelón. Et maintenant, Penelón se trouvait devant lui, en chair et en os ; la foule qui se trempait dehors avait réussi à se frayer un chemin en jouant des coudes ; et Penelón paraissait étrange et beau avec sa crinière ondulée, l'arc souligné de ses sourcils et des traits dessinés comme avec une plume trempée dans l'encre de Chine, clamant que la guerre n'était pas pour le peuple, que le

¹ Emilio J. CORBIÈRE, « Orígenes del comunismo argentino », *Todo es Historia*, Buenos Aires, février 1974.

peuple n'avait rien à voir là-dedans, que ce conflit entre riches « obéissait à des facteurs économiques et aux intérêts d'une nation lésés par les intérêts bourgeois d'une autre nation¹ », et prononçant un fervent appel à l'internationalisme prolétarien contre le nationalisme bourgeois.

Peu après, la Révolution russe éclata.

L'avant-garde marxiste de cette rencontre tumultueuse convoqua alors un autre congrès, qui se tint à Buenos Aires les 5 et 6 janvier 1918. Il fut présidé par Penelón, exprima son soutien à la Révolution bolchevique et eut pour résultat la création d'un nouveau parti, l'Internationale socialiste, qui devint en 1920 le Parti communiste et qui en 1921 – après avoir accepté les fameuses « 21 conditions de Lénine » – devint membre de l'Internationale.

C'est en 1918 que Carlos quitta l'école – il était alors en première – pour se consacrer au Parti. Le lecteur du *Feu* et de *La Mère* de Gorki bâillait à se décrocher la mâchoire en lisant la *Juvenilia* à l'eau de rose de Miguel Cané. Les carrières bourgeoises ne l'intéressaient pas. Il voulait de l'action. Il aurait pu devenir pharmacien, comme aspirait à l'être sa sœur cadette Susana, ou prothésiste comme son aîné, Saúl. Mais lui, rien que d'y penser, se sentait échoué au fond du ravin comme lorsqu'il était tombé dans les figuiers de Barbarie et s'était couvert d'épines. Avant, il s'était inventé des fables pour se débarrasser d'une histoire de plomb ; à présent, les événements lui en offraient une qui semblait faite pour lui. Vive et pimpante, tout juste rêvée. Et si c'était encore une chimère du roi des Sornettes ? Il ne se le demandait pas à cette époque et ne s'est jamais posé la question, même pas à la fin. Cette histoire satisfaisait sa tendance naturelle à se sentir responsable de tout et de tous, ce qui ne ment pas.

Personne ne l'en dissuada par des sermons raisonnables. Il ne vivait plus dans la pharmacie mais dans la pièce d'une maison communale, à quelques rues de la rivière Maldonado – qui coulait encore à ciel ouvert – et du célèbre bar *La Puñalada* (« Le coup de poignard »), qui méritait bien son nom. En apprenant sa décision, Miguel Contreras l'avait pris sous son aile. Rien de mieux que Córdoba, la ville de son enfance où les petits noirauds de la maison du vice-roi Sobremonte devaient encore se souvenir de lui, pour travailler dans une organisation des Jeunesses communistes flambant neuve.

¹ *Ibid.*

Il y a longtemps que Carlos n'a pas vu ses parents. Il les trouve plus sombres et plus accablés que jamais. Aucune des entreprises que Samuel a essayé de mettre sur pied (une boulangerie, une fabrique de siphons) n'a marché. Il n'a pas réussi non plus à participer à la vie culturelle juive, qui fleurit pourtant dans toutes les villes argentines.

Alors, Carlos lui raconte. Qu'il est devenu communiste et qu'un jour pas très lointain il partira pour Moscou. La seule issue est de refaire le chemin à l'envers. Ils se sont trompés en venant ici, il pense réparer cela en retournant *là-bas*.

Samuel sourit. Depuis le temps qu'il ne l'a pas fait, ses joues semblent craquer. Tout en lui est devenu cassant.

« C'est sûr, répond-il. J'ai toujours pensé qu'en laissant la Russie juste avant la Révolution j'avais commis la grande erreur de ma vie. »

Et d'ajouter que son neveu de Moscou, Ben Sion Dujovne, avec qui il correspond toujours – un important bolchevik, président de la Banque centrale –, pourra certainement lui donner un coup de main.

Même Sara hoche la tête, comme pour acquiescer.

Avec elle, Carlos ne parle pas, qui le pourrait ? Avec lui, il essaie. Il y a un abîme entre les deux : le père est européen et érudit ; lui guère qu'un petit Argentin ignare élevé à la diable. Il ne connaît que Marx. Pas un mot d'hébreu, d'araméen, de sanscrit. Il n'est pas non plus en état de lui dire si le suicide relève du courage ou de la lâcheté. Mais maintenant que le plomb de l'histoire ne lui pèse plus, maintenant qu'il est un jeune agitateur apprécié pour sa hardiesse, il se sent capable de lui demander pourquoi il a quitté la Bessarabie.

À cause de la misère et des pogroms. C'est tout, comme d'habitude.

Et les colonies du baron ?

Samuel bout de fureur :

« C'est une pampa sauvage, Carlos. Elle n'a pas de fin. Où que tu regardes, elle ne s'arrête jamais. Trop grande pour moi, je te dis, trop infinie. Là-bas, en Bessarabie, les forêts étaient petites, de chaque cheminée s'élevait une petite colonne de fumée qui réchauffait l'âme, la vache dormait avec nous à l'intérieur, le cheval savait à quelle heure il devait se lever pour que tu lui mettes le harnais.

— Et ici ?

— Ici, tu dois aller attraper les bêtes au lasso en rase campagne. Tu m'imagines, moi, en train de faire tourner le lasso à boules pour attraper la vache ? »

Il n'a pas encore dit le pire :

« Et quand, enfin, tu l'as attrapée, elle attend que tu aies fini de la traire pour renverser le seau d'un coup de pied. »

Carlos partit pour Moscou le 25 mai 1923. C'était le jour de la fête nationale. Le port de Buenos Aires était pavoisé de drapeaux bleus et blancs, mais lui, il partait à la recherche d'une autre couleur.